

## ESSAIS INÉDITS

Il existe une plaie, une lèpre hideuse,  
Plaquant sur l'univers sa main contagieuse,  
Que baise avec transport la sombre ambition.  
L'avarice, l'orgueil et la corruption,  
L'amour du luxe, enfin, livrent à ses baisers  
Fétides, dégoûtants, les enfants abusés  
D'une race déchue, aveuglée et frivole,  
Qui choisit pour son Dieu, son maître, son idole,  
Le veau d'or refondu des Inconstants Hébreux,  
Adressant à lui seul son amour et ses vœux.

Le moindre attouchement de cette lèpre infâme  
Gangrène pour toujours le cœur, l'esprit et l'âme,  
Étouffant la vertu, broyant la charité ;  
Inoculant au cœur son virus empesté  
Qui chasse la pitié, qui bannit la tendresse,  
Engendre l'égoïsme, enfante la bassesse,  
Et fait de l'être humain, si beau, si généreux,  
Cette chose sans nom que l'on nomme "un lé-  
preux !

Hypocrite démon, cette lèpre nouvelle,  
Par la loi protégée, assourdit sa crécelle ;  
Se montre souriante aux stupides humains,  
Qui s'inclinent très bas et lui baisent les mains ;  
S'empare des hameaux, des villes, des villages,  
Exerçant au grand jour ses effrayants ravages ;  
Rivant au fond des cœurs l'inutile regret ;  
Faisant de l'univers un vaste Lazaret  
De lépreux enchaînés au tronc de la démence.

Mère infâme des pleurs, de la désespérance,  
Elle porte, en son sein, la désolation,  
Et sur son front, ces mots : Jeu, Spéculation !

AUGUSTE CHARBONNIER.

### UNE AFFAIRE MYSTÉRIEUSE

(Suite et fin)

Sans s'arrêter à donner des explications aux curieux qui se pressaient autour de lui, M. Lucas emmena les deux Indiens à l'écurie, d'où, la veille, étaient sorties les deux montures que le ravisseur de sa fille avait achetées. A la porte, les deux Indiens se concertèrent quelques minutes, regardant le sol, semblant chercher quelque chose. Tout à coup, l'un d'eux poussa un cri guttural, et l'autre s'approcha ; ils échangèrent deux ou trois paroles laconiques, puis, remontant à cheval, firent signe à M. Lucas de les suivre, et sortirent au petit pas de la ville, se dirigeant directement vers la ferme même de ce dernier.

Arrivés au bouquet de bois où Georges Walter, la nuit précédente, avait attaché les deux chevaux, ils descendirent une seconde fois de cheval, et là, tenant leurs montures par la longe, étudièrent dans l'herbe des indices qu'ils étaient seuls capables de reconnaître. Au bout de quelques minutes, ils se remirent en chemin. Naturellement, ils allaient assez lentement, car de temps à autre, l'un ou l'autre s'arrêtait pour regarder plus attentivement dans l'herbe. A un mille à peine de la ferme, il fallut traverser une sorte de ruisseau, considérablement grossi par les pluies des jours précédents. De l'autre bord, il se passa bien dix minutes avant que la piste fût retrouvée. On voyagea ainsi toute la journée. La nuit venue, on s'arrêta : tant bien que mal, on campa sous la voilure, recouverte de couvertures en guise de tentes. On goûta aux provisions dont s'était muni le père d'Emérencienne, et, en prévision d'un réveil matinal, on se coucha.

Les deux Indiens dormirent de ce sommeil à la fois profond et léger des enfants de la prairie ; quant au malheureux père, malgré tous ses efforts, il ne put fermer l'oeil de la nuit. Il avait hâte que le jour vînt leur permettre de se remettre en route.

Lorsqu'il avait dit aux siens qu'il savait où était la jeune fille, il ne s'était pas un instant imaginé qu'il aurait cette immensité à traverser pour la retrouver. Il s'était dit que Georges Walter l'avait enlevée pour l'épouser et que, dans ce but, il l'avait emmenée au plus proche endroit où un prêtre pourrait les unir. Comme il voulait

à toute force empêcher ce mariage, qui lui déplaisait sans qu'il sût au juste pourquoi, et pour être certain de ne pas se rendre à un endroit alors que les deux jeunes gens seraient partis pour un autre, il avait pensé à s'attacher ces deux compagnons, dont il connaissait le flair impossible à tromper.

Quelle ne fut pas sa surprise quand, au lieu de les voir se diriger à l'est ou à l'ouest, ou même au nord, comme il s'y attendait, il les vit partir directement au sud. Il savait que, de ce côté, il n'y avait aucune habitation, et qu'il fallait aller aussi loin que les Etats-Unis pour rencontrer la première maison habitée par un blanc. Il n'en fallait pas davantage pour le tenir éveillé.

Malgré les merveilleux instincts des deux enfants de la prairie, il fallut trois longues journées et deux nuits, plus longues encore, pour franchir les quatre-vingt-dix milles qui séparaient la ferme des Lucas de la frontière américaine. Pendant tout ce temps, le malheureux père se minait d'impatience, car il se disait bien que les deux jeunes gens, n'ayant rien pour retarder leur marche, seraient arrivés bien avant le moment où lui-même atteindrait le premier village américain. Cependant, il essayait de se rassurer, en se disant que, sans doute, ils s'accorderaient un peu de repos avant d'aller trouver le prêtre qui unirait leurs destinées. Puis il y aurait bien des achats à faire, une toilette pour la jeune fille à préparer, peut-être ?

Enfin, on atteignit le premier village au delà de la frontière. Sans prendre le temps de dételer ses chevaux, M. Lucas courut chez le prêtre, devinant sa demeure à la petite église surmontée d'une croix, qui la touchait. Il frappa à la porte. Un vieillard à l'air vénérable et bon vint lui ouvrir. Dans le salon où il fut introduit, il se trouva face à face avec ceux qu'il venait chercher.

Il serait bien difficile de décrire l'effet que son entrée si soudaine produisit sur le jeune homme et la jeune fille. Lui pâlit et se mordit si violemment les lèvres que le sang en jaillit ; elle, n'écoulant que son cœur, se jeta en pleurant dans les bras du pauvre père, dans les yeux duquel elle lisait une question. A son oreille, elle murmura : —Non, vous n'êtes pas arrivé trop tard. Mais pourquoi êtes-vous venu ? Je l'aime tant ! Si vous saviez comme il est bon !

Elle parlait encore qu'un autre heurt, plus violent celui-là, se fit entendre à la porte, et, une seconde fois, le vieux prêtre, qui avait compris sans peine cette scène muette, alla ouvrir. Un instant plus tard, un étranger au visage sévère entra dans l'appartement. A sa vue, le jeune homme pâlit plus encore que tout à l'heure. Se couvrant le visage de ses deux mains, il se laissa tomber d'un air abattu sur sa chaise, en murmurant : —Je suis perdu !

L'étranger se dirigea vers lui et, lui mettant la main au collet, comme on fait au plus vulgaire malfaiteur, le déclara prisonnier. Puis, se tournant du côté de ceux qui assistaient, épouvantés, à cette scène inattendue :

—Je suis heureux de vous apprendre, dit-il, que cet individu que je viens d'arrêter est le plus vil faussaire qui ait jamais vécu. Nous le cherchions depuis plusieurs années. Grâce au signalement que nous avons donné de lui à tous nos agents, dans les plus grandes cités comme dans les bourgades les plus petites, il a été reconnu ici, hier, et gardé à vue jusqu'à mon arrivée. Je sais même dans quelle intention il était venu ici, et vous pouvez vous estimer heureux, monsieur, et vous aussi, mademoiselle, que l'acte qu'il avait prémédité ne se soit pas accompli.

Un cri de douleur où perçait moins de honte que de chagrin partit du côté où la fille et le père se tenaient embrassés.

Georges Walter tressaillit et leva un instant les yeux.

—Allons, debout, lui dit cyniquement l'agent, suivez-moi.

Il se leva machinalement et suivit.

En passant près de la jeune fille, il s'arrêta et lui murmura à l'oreille :

—Que je sois coupable ou que je ne le sois pas, croyez du moins à une chose, Emérencienne, c'est que je vous ai aimé comme personne ne vous aimera jamais.

Et il y avait dans sa voix l'accent de la vérité. Quelques jours plus tard, M. Lucas repartait à travers l'immensité de la prairie, dans la direction de la petite ferme du Nord-Ouest, heureux, malgré tout, du résultat providentiel de son expédition.

Tout le long du voyage, la pauvre jeune fille pleura, sans prononcer une parole. Son père respectait son silence.

Lorsque, enfin, on aperçut le toit de la chaumière où elle avait passé de si heureux jours avec ses bons parents, son cœur se fendit, en même temps que d'autres heures non moins délicieuses lui revinrent à la mémoire.

Se penchant alors à l'oreille de son père : —Mon bon père, sanglota-t-elle, me serait-il permis de vous demander encore une faveur ?

Lui la serra dans ses bras. —Demande, ma pauvre fille, je te l'accorde d'avance.

—C'est de me permettre de me retirer au couvent... vous savez pourquoi.

Le père savait et comprit. A quelques jours de là, la note suivante tombait sous les yeux de M. Lucas, dans un coin de son journal :

"Chicago. 23 juillet 1880.—Le fameux faussaire, Georges Walter, a été condamné aujourd'hui à 20 ans de réclusion."

Le même jour, Emérencienne décachetait d'une main fébrile une lettre dont elle ne connaissait que trop l'écriture. Elle ne contenait que quelques lignes :

"Ma chère Emérencienne,  
"Je vous le demande avec larmes, croyez-moi. Je suis innocent du crime dont on m'accuse, et pour lequel je vais passer les plus belles années de mon existence en prison. L'honneur me défend d'en dire davantage. Je sais que vous ne dévoilerez mon secret à personne."  
"GEORGES."

Emérencienne crut et pleura.

A.-H. DE TREMAUDAN.

Juin, 1903.

### ÉPURONS NOTRE LANGUE

| Ne disons pas :                    | Disons :                             |
|------------------------------------|--------------------------------------|
| Une "bouque" d'or.                 | Une boucle d'or.                     |
| Fixer des "braquettes".            | Fixer des brochettes.                |
| Se battre à "brasse-corps".        | Se battre à bras-le-corps.           |
| D'où vient ce "cabar-rois" ?       | D'où vient ce "cabrouet" ?           |
| Qu'ont-ils à "cacasser" ?          | Qu'ont-ils à "jacasser" ?            |
| Les "calimaçons" sont hideux       | Les "colimaçons" sont hideux         |
| Des "caneçons" de toile            | Des "caleçons" de toile              |
| Une "canisse" de fer-blanc         | Un "bidon" de fer-blanc              |
| Les "capines" ne sont plus de mode | Les "capelines" ne sont plus de mode |
| Le "calcul" est important          | Le "calcul" est important            |
| Vin "liqueureux"                   | Vin liquoreux                        |
| "Évitez-moi" la peine              | Épargnez-moi la peine                |
| J'en deviens                       | J'en viens                           |
| Il faut "égaler" nos lots          | Il faut "égaliser" nos lots          |
| Une incendie                       | Un incendie                          |
| Si j'étais "que" vous              | Si j'étais vous                      |
| Fortune "conséquente"              | Fortune considérable                 |
| La soupe sent "bonne"              | La soupe sent bon                    |
| Quand l'eau "bourra"               | Quand l'eau bouillera                |
| Le cinquième                       | Le cinquième                         |
| "Comme" qu'il en soit              | Quoiqu'il en soit                    |
| Un noeud "courant"                 | Un noeud coulant                     |
| Mal "éduqué"                       | Mal élevé                            |
| Donne-moi-z-"en"                   | Donne-m'en                           |
| Elle s'est "faite" mal             | Elle s'est fait mal                  |
| Cet homme respectable              | Cet homme respectable                |
| "en" impose                        | impose                               |
| Je vous "observe" que              | Je vous fais observer                |
| C'est là "où" je demeure           | C'est là que je demeure              |
| On a "requiert"                    | On a requis                          |